

## Hommage à notre père Michel Pabœuf lors de la cérémonie d'adieu du 20 décembre 2013

Votre présence nombreuse atteste d'un trait de caractère de papa : il aimait la compagnie et était de bonne compagnie.

C'est vrai que grandir dans une famille de dix frères et sœurs directs, plus sept autres nés d'un premier mariage, ça forge le caractère et ça peut expliquer la fibre sociale qui le caractérisait. Une fibre qu'il cultivait en entretenant les liens familiaux comme en témoignent les photos toujours imposantes des réunions de famille rassemblant tous les descendants de son père, avec ces centaines de noms qu'il connaissait par cœur et dont l'énumération impressionnait beaucoup nos conjointes, conjoints, compagnes ou compagnons quand ceux-ci faisaient leur entrée dans cette grande famille...

Impressionnante également était l'expérience de faire le tour du marché de Questembert avec papa, le lundi matin. Ça prenait toujours beaucoup de temps parce qu'il y avait toujours beaucoup de monde à saluer...

Sans doute parce qu'il avait grandi au sein d'une famille aimante dans cette ferme de la Grée Michel dont il garda toute sa vie un souvenir heureux et plein d'émotion, l'amour des autres et de la vie constituaient les ressorts essentiels de sa personnalité.

C'est peut-être aussi parce qu'il aurait pu la perdre précocement qu'il aimait particulièrement la vie. Il devait avoir une dizaine d'année en effet lorsqu'il contracta une diphtérie sévère – le croup – maladie qui à son époque constituait encore une cause de mortalité. C'était avant la vaccination obligatoire.

Dans son cas, cette maladie eut entre autres effets de le tenir six mois hors de l'école, une école qu'il a peu fréquentée pour cette première raison, mais aussi à cause de la guerre et de l'occupation. Et bien qu'il ait toujours exprimé beaucoup de respect pour les études, il n'a pas gardé de « l'école des curés », comme il disait, un bon souvenir. Car en ce temps-là, et tout particulièrement en Bretagne, ce n'était pas à l'école laïque, à l'école de la République, que l'on apprenait le plus souvent à lire et à compter, mais dans des écoles confessionnelles dont l'esprit partisan se traduisait par une véritable propagande mettant en scène la menace qu'incarnaient les rouges contre les blancs...

Il en a gardé une certaine méfiance à l'égard de l'Église, et même des églises en général, et c'est sans doute pour cela qu'il n'a jamais cru au ciel. Son Pater Noster, c'était plutôt celui de Prévert, qui commence ainsi :

« Notre Père qui êtes aux cieux  
Restez-y  
Et nous nous resterons sur la terre  
Qui est quelquefois si jolie... »

Il avait d'ailleurs tellement envie de rester sur la terre qu'il gagna dans sa jeunesse le surnom de trompe-la-mort suite à deux accidents spectaculaires qui auraient pu lui coûter la vie. Il avait autour des vingt ans quand il eut, en tant que passager, un accident de moto qui emporta le conducteur de l'engin mais le laissa indemne, et c'est avec la même vaine qu'il se releva quelques années plus tard d'une chute de dix-huit mètres du château d'eau de Questembert en construction, sur le chantier duquel il s'était fait embaucher...

Mais la terre qui est quelquefois si jolie ne rendait pas pour autant la vie facile aux jeunes paysans de son époque et à ces générations marquées par la guerre et les privations. Et même à la Grée Michel, la vie était rude et les revenus maigres.

C'est pour échapper à ces difficultés qu'il tenta sa chance à la ville. D'abord à Paris, accueilli par un beau-frère et ami, Jacques Gaumont, le grand Jacques comme il l'appelait ; puis à Nantes, où il rejoint un autre beau-frère, Édouard Robinet dit « Doudou », avec lequel il se fait embaucher comme grutier sur le port alors géré par la Chambre de commerce. C'était au milieu des années 50, période qui marque son passage à la vie citadine, celle d'une classe ouvrière aux conditions d'existence encore précaire mais capable aussi de se mobiliser pour résister et gagner « ensemble ». C'est là, avec notamment son grand copain Robert Tallio, qu'il considérait comme son frère, avec Doudou et tous les autres, qu'il fait l'apprentissage, après la solidarité paysanne, de la solidarité ouvrière.

Car la vie rurale qu'il avait connue dans sa jeunesse était déjà placée sous le signe de la solidarité, avec, comme me le rappelait avant-hier son ancien voisin Jean Loyer du Crano, la pratique du « camber », ce système d'entraide consistant à se regrouper entre fermes pour réaliser les battages et s'apporter coups de mains et même secours financier en cas de décès d'un voisin.

Sans doute est-ce cette culture de la solidarité, à la fois paysanne et ouvrière, conjugée à son amour des autres et de la vie, qui explique son rejet de l'injustice et son esprit engagé, certainement influencé également par l'exemple de sa mère Marie Pabœuf dont il aimait nous raconter comment elle avait su tenir tête à un officier allemand qui exigeait d'elle, l'arme au poing, la totalité d'une motte de beurre...

Oui, sans aucun doute, il avait très tôt appris que vivre, c'est résister.

Mais vivre, c'était aussi pour lui « partager », et notamment les bons moments.

Pour tous, il était « tonton Michel ».

Au port, où il n'était pas seulement le tonton Michel de ses deux neveux, Jean-Claude Soyer, dit « Kiki », et Michel Robinet, mais aussi celui de tous ses jeunes collègues, dont nombre d'entre eux avaient appris le métier de grutier avec lui.

Il était devenu « tonton Michel » au foot également, sport qu'il avait pratiqué dans sa jeunesse et qui était l'autre grande passion de sa vie. Investi en tant que dirigeant à l'amicale laïque des Dervallières, puis à l'ASPTT de Nantes et enfin à l'USQ lors de son retour à la vie questembertoise à l'âge de la retraite, il s'est toujours impliqué avec beaucoup d'énergie et de disponibilité, et tout particulièrement en direction des jeunes. Car son engagement dans la cité, c'était aussi son engagement en faveur des jeunes, pour qu'ils aient eux aussi leur place dans la cité.

Et pour les plus petits, il était aussi « tonton bouchon ». Pas parce qu'il les initiait précocement au maniement du tire-bouchon, instrument qu'en bon vivant il connaissait bien, mais à cause de son habitude de les appeler souvent, et avec beaucoup de tendresse, « mon bouchon » ou « mon p'tit bouchon ». Car de l'amour, il en donnait aussi beaucoup aux enfants, et notamment à ses petits enfants Olivier, Malik, Marie, Thomas, Chloé, Julie, Sandy et Ulysse.

Et c'est avec une grande joie qu'il attendait la naissance de sa première arrière-petite fille, Lilas, la fille d'Olivier et Gaëlle qui – nous l'avons appris ce matin juste avant la cérémonie – est depuis quelques heures en salle de travail à la maternité de Nantes, ce qui nous fait raisonnablement espérer la naissance de Lilas d'ici ce soir... Il n'aura pas eu la chance de la connaître mais cet amour qu'il portait en lui, nous le portons aujourd'hui en nous, et nous aurons à cœur de le transmettre à Lilas.

Bien sûr, à nous tous ici réunis, et particulièrement à nous tes enfants – Patricia, Christiane, Marco et P'tits Lulu, comme tu aimais m'appeler – et bien sûr à maman, tu vas beaucoup manquer. Mais au moment où ta disparition obscurcit soudain notre ciel, j'ai envie de puiser du courage dans une page d'histoire qui, je le sais, t'a beaucoup marqué. Cette page d'histoire c'est celle de la

résistance, résistance dans laquelle s'étaient rassemblés des femmes et des hommes de convictions diverses, communistes, gaullistes, et bien d'autres... et dans laquelle s'était engagé ton frère André, de deux ans ton aîné, frère pour lequel tu avais une immense estime et qui fut pour toi un exemple.

Aux heures sombres d'un temps déraisonnable, des femmes et des hommes ont trouvé la force de faire la promesse d'un monde meilleur qu'ils ont appelé « les jours heureux ». Et il en fallait de l'audace pour faire cette promesse entre la fin 1943 et l'été 1944, la promesse de la République retrouvée, d'une République forcément sociale parce que la République c'était pour eux le rassemblement de tous, c'est-à-dire l'acceptation de la diversité humaine pour « faire société ensemble ». Et c'est parce que ta vie a été à l'image de cette promesse, nous remplissant d'amour et nous enseignant les valeurs de justice, de liberté et de fraternité, que nous trouvons aujourd'hui la force de poursuivre dans la voie que tu nous as ouverte, celle de la République du cœur, pour laquelle il reste tant à faire.

Aussi avant de te dire adieu, je pense à un autre poème de Prévert, qui se termine ainsi :

« Dis donc camarade Soleil  
tu ne trouves pas  
que c'est plutôt con  
de donner une journée pareille  
à un patron? »

Eh bien cette journée, en reconnaissance de tout ce que tu nous a donné, nous te la donnons à toi, papa.